



Tournage

Sofia, la Shéhérazade de France 2

■ Sandra Karas

Invitée par France 2 à passer la journée sur le tournage d'Aïcha, de Yamina Benguigui, notre reporter a saisi quelques instantanés savoureux.

Ce 25 septembre, au Salon Royal Palace de Joinville, c'est le douzième jour de tournage d'Aïcha, une fiction réalisée par Yamina Benguigui pour France 2. Une centaine de figurants passent à la coiffure et au maquillage pour tourner la première scène du film, celle du mariage. Les caftans chatoyants donnent déjà un air de fête. Sous un chignon banane XXL, perchée sur des talons de neuf centimètres, apparaît Sofia Essaïdi, toute de rose vêtue. Elle tient le rôle-titre de cette fiction.

Celle qu'on n'avait plus beaucoup vue depuis la troisième *Star Academy* est plus rayonnante que jamais. Après un premier album salué par la critique en 2005 (*Mon cabaret*), elle s'est mise entre parenthèses pour se préparer à devenir *Cléopâtre* dans le nouveau spectacle musical de Kamel Ouali, prévu pour septembre 2008. Mais aujourd'hui c'est en princesse des Mille et

Une Nuits qu'elle franchit le plateau : « Attention, Aïcha ce n'est pas un conte de fées, précise-t-elle. C'est au contraire une jeune femme moderne qui a choisi de se battre contre le système. Elle veut quitter la cité, conquérir son indépendance et ne plus avoir à supporter le poids du groupe. Elle a plein d'amour, c'est ce qui va l'aider à s'en sortir. »

Sofia Essaïdi est enthousiaste. Pourtant ce rôle n'était pas pour elle : « C'est vrai, j'ai d'abord passé le casting pour jouer la cousine. Finalement, Yamina m'a confié celui d'Aïcha. J'ai hésité avant d'accepter. J'avais peur de ne pas assurer, je n'avais aucune expérience. » A la voir déambuler sur le plateau, nul doute qu'elle est bien à sa place. Le sourire est sur toutes les lèvres, à l'exception d'une figurante. La mine déconfite, elle déteste son caftan dont le rose bonbon dénote avec le blond vénitien de ses cheveux. Son chignon non plus ne trouve pas grâce à ses yeux. Elle sera

rassurée au moment de la diffusion de constater qu'elle était... hors champ !

Pendant que les danseuses ondulent, Sofia se prête volontiers au jeu des photos. Elle enchaîne sourires, poses, bises et autographes sans marquer le moindre agacement. Bouchta, le chorégraphe de plateau, ramène sa troupe : « Allez, les filles, bracelets, on tourne, 1, 2, 3 et 4. » Ce personnage haut en couleur provoque l'hilarité générale. De toute évidence Elie Kakou et Mya Frye ont pris possession de ce corps et Kamel Ouali a clairement du souci à se faire ! En attendant la diffusion d'Aïcha prévue pour le premier trimestre 2008, Sofia va entamer les répétitions de *Cléopâtre* avec Dominique Magloire (*Autant en emporte le vent*, la comédie musicale) et Chris Stills (le fils de Véronique Sanson). Le premier single devrait tourner en radio d'ici un mois. ■



Une centaine de figurants étaient présents pour tourner la scène du mariage.

Photos Reuters, Sipa/Supplied by Capital/Newscom



«Aïcha» récompensée à Berlin le 6 mai

Le 6 mai, la fiction «Aïcha» a été primée à Berlin, avec le prix «Européen Civis», (catégorie Télévision Divertissement), décerné aux auteurs Yamina Benguigui et Dominique Lancelot. Pour rappel, le Prix des Médias CIVIS 2010, soutenu par l'UER, distingue, parmi 616 programmes, venant de plus de 23 pays européens, des productions télévisées et radiophoniques abordant les thèmes de l'intégration et de la diversité culturelle. Diffusé en mai dernier sur France 2, le téléfilm a réuni plus de 5 millions de téléspectateurs.



Joinville-le-Pont

Sofia, de la « Star Ac » à la comédie

DJELLABA rose soyeuse et chignon banane brocardé d'un bijou rutilant, Sofia Essaïdi est bien loin de la « Star Academy » n° 3 qui l'a fait connaître au public. Trois ans et demi après sa finale, face à Elodie Frégé, la jeune femme fait ses débuts de comédienne devant la caméra de Yamina Benguigui. C'est à Joinville, hier matin, dans la salle municipale du boulevard du Maréchal-Leclerc, que se tournait la première scène du téléfilm « Aïcha » dont la diffusion est prévue en janvier prochain, sur France 2.

*« J'appréhendais
ce premier tournage »*

Sofia y interprète une jeune fille de banlieue

qui se bat contre tous les clichés, veut sortir du ghetto dans lequel on l'a mise et souhaite vivre de façon très moderne. A ses côtés, on retrouvera notamment Jean Benguigui, Cyrielle Clair, Katia Tchenko ou encore Bernard Montiel.

« J'appréhendais ce premier tournage, avoue Sofia entre deux prises, mais finalement, c'est génial. Le rapport avec la caméra de cinéma est différent de celle de la chanson. Sur scène, je l'oublie mais, ici, je dois jouer avec elle. C'est comme une relation d'amour. » Mais la scène, Sofia la retrouvera bientôt. Elle sera « Cléopâtre » dans la future comédie musicale du même nom, signée par Kamel Ouati. « Ça, c'est la réalisation de mon rêve d'enfant, ajoute Sofia. Quand j'étais petite, je disais que je voulais être comédienne musicale. »

C.N.



JOINVILLE-LE-PONT, HIER. Sofia Essaïdi, finaliste de la « Star Ac » 3 (à droite), fait ses débuts de comédienne devant la caméra de Yamina Benguigui (au centre avec le béret). La jeune femme joue Aïcha dans un téléfilm pour France 2 à voir sur les écrans début 2008. (LP/CORINNE NEVES)

LES FICTIONS

Interview



FICHE TECHNIQUE

AÏCHA

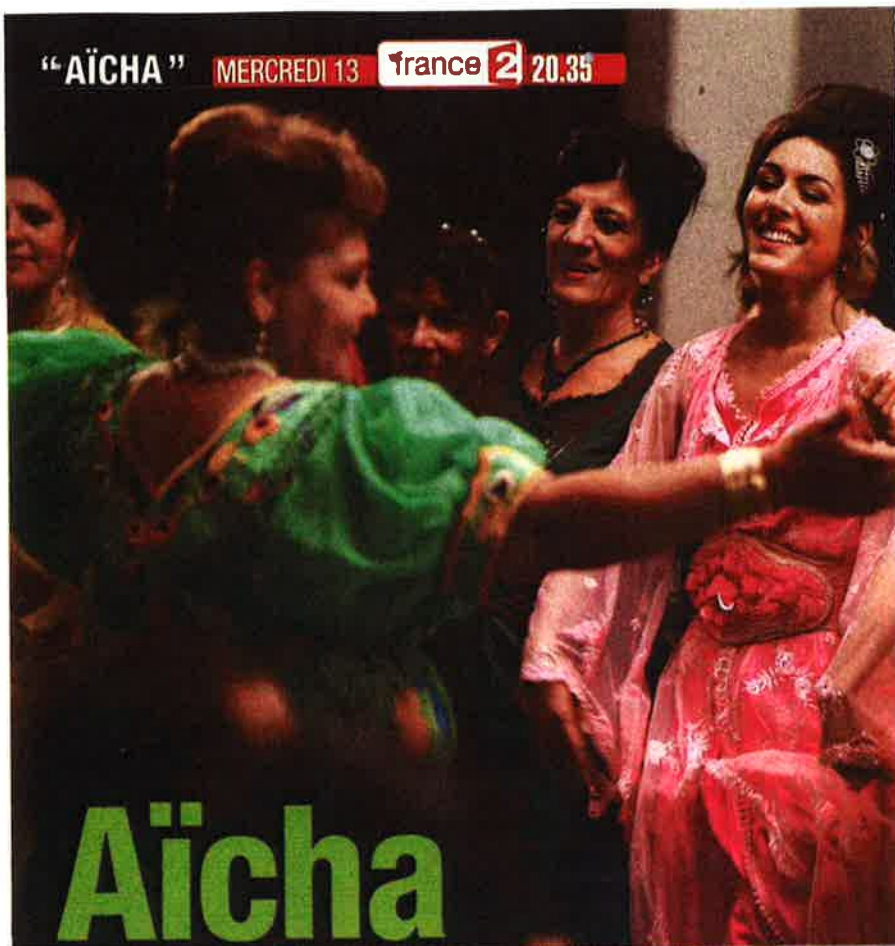
Écrit et réalisé par :
Yamina Benguigui.

Avec : Sofia Essaidi,
Amidou, Farida Khelifa,
Biyouna.

L'histoire : le quotidien
d'une jeune fille dans
une cité de banlieue,
coincée entre le poids des
traditions familiales et ses
désirs d'émancipation.



Le texte à la main,
Yamina accompagne
ses comédiens.



YAMINA BENGUIGUI SORT LA BANLIEUE DES CLICHÉS

Loin de tout misérabilisme et des caricatures, Yamina Benguigui, signe une œuvre enthousiasmante, révélant le quotidien des jeunes filles des cités. Un pas supplémentaire sur sa route, pour faire évoluer les mentalités. Nous l'avons rencontrée.

Si on devait résumer la démarche qui vous a conduite à réaliser ce film...

Yamina Benguigui : il s'agit de rendre visible cette composante française issue de l'immigration, de la rendre humaine. Pour moi, nous sommes héritiers d'une histoire et nous avons décroché de notre pays d'origine pour nous arrimer ici. Or, dans cette société française d'aujourd'hui, il y a une jeunesse, des femmes,

des cœurs qui battent, que l'on n'a pas encore évoqués dans les fictions. Lorsque l'on voit madame Bouamazza, forcément, on va l'aimer. Et si un jour, on la croise dans la réalité, on va lui sourire, puisqu'on la connaît. C'est ce cinéma-là qui va faire bouger les mentalités.

Quelle est la première difficulté de ce genre de projet ?

En France, on a le réflexe de demander aux



*En rose, Aïcha
(Sofia Essaïdi) lors
d'une fête de famille.*

© J. MOREL/FRANCE 2 auteurs d'écrire des films qui ressemblent à ce qui se fait déjà, pour savoir dans quelle case on va les ranger. Donc, il a fallu faire accepter d'autres codes : reprendre les repères d'une famille française, repeinte en « rebeu » ou en noir, ça ne m'intéresse pas car ça sent l'entourloupe.

QUAND J'AI VU SOFIA, J'AI VU AÏCHA...

Qui est Aïcha ?

C'est une sorte de mutante, prise entre la tradition et la modernité. Qui rêve de franchir le périphérique, venir en France comme elle dit, mais qui, sans cesse, va être ramenée de l'autre côté.

L'une des forces du film, c'est l'impact comique de certaines répliques...

J'adore ça. Pendant le tournage, soudain, je voyais quelque chose émerger pendant une scène. Alors, j'arrêtais tout et je réécrivais

les dialogues. Quinze ans de documentaires, c'est également une nourriture formidable dont je me suis inspirée.

Comment avez-vous dirigé vos comédiens ?

Sur un plateau, je suis un véritable clown. Je mime tous les personnages. Il faut savoir que certaines comédiennes, comme Rabia qui joue madame Bouamazza, étaient analphabètes. Donc, on a travaillé à l'oreille. Je lui parlais entre les prises et je laissais un blanc pour lui permettre d'enchaîner. Et pendant qu'elle jouait, je continuais de mimer. Les techniciens étaient morts de rire. À la fin, j'applaudissais et je les embrassais. Bref : je ne les ai pas lâchées.

Comment vous est venue l'idée d'engager Sofia Essaïdi ?

Je ne connaissais pas du tout son parcours à la « Star Ac ». C'était aussi bien avant « Cléopâtre », donc j'étais vierge de tout a priori. Lorsqu'elle est venue au casting, c'était pour un autre rôle. Je l'ai regardée et, dans sa gestuelle, dans son humanité, j'ai vu Aïcha. Elle a d'abord commencé par refuser le rôle, craignant de ne pas être à la hauteur.

Vous avez filmé à Bobigny et Aulnay-sous-Bois. Un tournage dans une cité se déroule-t-il dans une ambiance particulière ?

Déjà, on ne vient pas tourner comme ça : d'abord, je rencontre les familles dans les tours et, ensuite, tout le monde vient nous voir sur le plateau. Il était hors de question de demander au service d'ordre de les exclure. Donc, un jour on s'est retrouvé avec 300 personnes autour de nous. Je suis montée sur une table et je leur ai fait promettre de faire silence dès que je dirais moteur. Par la suite, c'est devenu un jeu. Sofia signait des autographes, ils amenaient des petits cadeaux et je peux vous assurer qu'au moment de partir, toute l'équipe avait le cœur gros. Je travaille d'ores et déjà sur l'écriture d'un deuxième épisode....

**Entretien :
Isabelle
Dhombres**



BIO EXPRESS

Yamina Benguigui

Depuis près de quinze ans, Yamina Benguigui, auteur, réalisatrice, productrice, fille d'immigrés algériens, œuvre pour la réconciliation. De son premier documentaire « Mémoires d'immigrés », en 1997, jusqu'à son premier film « Inch Allah dimanche » en passant par « 9-3 mémoire d'une territoire », elle fixe son objectif sur les aspects humains de l'immigration maghrébine.

OUVREZ L'ŒIL



Yamina et Bibi
C'est Bibi Naceri, le frère de Samy, qui prête ses traits à Abdel, le garagiste de la série.

LE SAVIEZ-VOUS ?

Yamina et Isabelle

Amies dans la vie, Yamina Benguigui et Isabelle Adjani projettent de travailler ensemble, notamment dans « Le paradis, c'est complet », un projet de la réalisatrice et, pourquoi pas, dans un des prochains épisodes de « Aïcha ».



SEMAINE DU 9 AU 15 MAI



La jeune chanteuse fait ses premières armes dans *Aïcha*, mercredi soir sur France 2.

SOFIA ESSAÏDI A GAGNÉ SON DROIT DE CITÉ

■ Lorsqu'elle ouvre la porte, on reste un instant coi. Est-ce la sœur de Yamina Benguigui ? La ressemblance entre la réalisatrice et la charmante interprète de sa fiction sur une cité de banlieue parisienne est étonnante (voir critique page 91). Sofia s'en amuse et s'en enorgueillit à la fois. Car leur rencontre est un vrai coup de foudre. Tête d'affiche de la comédie musicale *Cléopâtre* après un passage remarqué à *la Star'ac*, la jeune chanteuse n'avait jamais joué. Elle convoitait juste un petit rôle dans *Aïcha*, tragicomédie écrite par la brillante documentariste. Exubérante, Sofia raconte : « C'était drôle, la détermination de Yamina à me faire comprendre que j'étais "sa" *Aïcha*. Elle m'a donné confiance en moi alors que j'étais pétrifiée. » Le paradoxe,

c'est que cette Marocaine de 24 ans a découvert durant le tournage un univers qu'elle ignorait : celui d'une cité multiethnique, où le poids des traditions est étouffant. « J'ai eu la chance énorme de grandir à Casablanca dans une famille très ouverte d'esprit – ma mère est franco-italienne et mon père, marocain. Dans la cité, j'ai vu des jeunes filles coincées par leur milieu. Le mariage représente pour elles le seul avenir. Alors j'ai voulu être le plus juste possible pour véhiculer le message de Yamina. » Une suite est prévue, il faut juste que les deux amies trouvent dans leurs plannings respectifs un créneau pour reprendre le tournage. Sofia s'émerveille de sa chance : « Il y a des rencontres comme ça qui changent la vie. » ●

FRANÇOISE PRESLES

Le poids des traditions

La réalisatrice
Yamina Benguigui
lève le voile
sur l'un des angles morts
de la fiction française,
la vie des Français
issus de l'immigration
maghrébine

Aïcha a 25 ans. Française issue de l'immigration algérienne, elle vit dans une cité-dortoir de la petite couronne parisienne. Son rêve? Quitter son quartier sans être obligée de se marier. Mais comment s'émanciper du poids des traditions et des préjugés de son milieu social sans rompre définitivement avec les siens? Sa jeune cousine s'ouvre les veines après avoir appris qu'elle était enceinte. Un geste désespéré qui complique encore plus sa volonté d'émancipation.

**Loin d'être
une simple bluette,
« Aïcha » nous livre
des images, des propos
et des situations
réservés habituellement
aux amateurs
de documentaires.**

Voici un téléfilm (1) qui tranche nettement avec la production habituelle des fictions françaises (sur le même thème de l'immigration, on pourra aussi voir *Le Choix* de Myriam, samedi sur France 3; lire ci-dessous). Sur un mode qui n'est pas victimaire, idéologique ou partisan, mais d'abord tragico-comique, la réalisatrice Yamina Benguigui lève le voile sur l'un des angles morts de la fiction française: la vie des Français is-



Aïcha (excellente Sofia Essaïda), une jeune fille en mal d'émancipation

sus de l'immigration maghrébine.

Une ambition qui se nourrit d'abord de son travail documentaire. On y retrouve la matière de *Mémoire d'immigrés*, l'héritage maghrébin, un film en trois volets qui retrace l'histoire de cette immigration à travers le témoignage de ceux qui l'ont vécu - *Le Jardin parfumé*, sur la sexualité dans le monde musulman, *Le Plafond de verre*, formidable documentaire sur les difficultés ahurissantes rencontrées par les jeunes diplômés issus de l'immigration sur le marché du travail et, bien sûr, *9/3, mémoire d'un territoire*, l'histoire de la Seine-Saint-Denis. Ainsi, loin d'être une simple bluette consensuelle et fédératrice, *Aïcha* nous livre des images, des propos et des situations réservés habituellement aux amateurs de documentaires comme le formidable *Quand les filles mettent les voiles*, de Leïla Djitli, diffusé sur Arte en 2003.

À l'origine de cette fiction, raconte Yamina Benguigui, la rencontre avec trois jeunes filles qui

lui ont demandé son aide pour reconstituer l'hymen de l'une d'entre elles: « Elles étaient à la fois modernes et libres, et en même temps assujetties aux contraintes des traditions familiales, se souvient-elle. Elles voulaient passer au "je" identitaire, sans avoir à rompre avec leur famille, et elles avaient fait leur choix de composer avec les règles du ghetto communautaire. » Une situation aussi abracadabrante que symptomatique des drames et des pressions vécus par ces jeunes femmes. Les imperfections du téléfilm (un peu trop de bons sentiments?) ne gâchent en rien la crédibilité et la pertinence du propos - d'autant que les comédiens sont tous excellents, à commencer par Sofia Essaïda. La vie des jeunes Françaises issues de l'immigration est loin d'être un long fleuve tranquille. Un propos salutaire et urgent.

L. L.

(1) *Aïcha*, mercredi à 20h35 sur France 2

France 2

Shéhérazade dans le 9-3

Yamina Benguigui décrit dans une belle tragi-comédie la France d'au-delà du périph'

Aïcha, mercredi, 20 h 35,
France 2.

Jean-Luc Bertet

« C'EST une Shéhérazade des temps modernes », explique Yamina Benguigui, la réalisatrice d'*Aïcha*. Il est vrai que son interprète, Sofia Essaïdi, remarquée lors de son passage par la case *Star Ac* et qui joue actuellement Cléopâtre dans une comédie musicale, a le profil de l'emploi. Mais l'évocation de la conteuse des *Mille et Une Nuits* ne se justifie pas par la seule plastique de l'actrice. On sait que la légendaire Shéhérazade tint en haleine avec ses récits chaque soir un roi, sous peine de mort impitoyable. Même si sa vie n'est pas en cause, *Aïcha* est aussi amenée à ruser, mentir, accommoder la réalité aux préjugés de sa communauté basée dans une cité du 9-3. « J'avais envie de raconter à travers une héroïne le quotidien d'un petit bout de France, à trois minutes de Paris », raconte Yamina Benguigui. Elle a ainsi réalisé une tragi-comédie très colorée et pittoresque mais non dépourvue d'authenticité.

Car si *Aïcha* paraît prisonnière des traditions, elle l'est en vérité moins que du ghetto constitué de l'autre côté du périph'. « Les valeurs culturelles et sociales de groupes d'immigrés, lorsqu'ils sont isolés, se fossilisent. Elles ne correspondent plus au pays d'origine ni à celui d'accueil », explique la réalisatrice. Ici, le groupe s'est crispé sur des notions comme celle de l'honneur. Les filles qui en sont devenues les dépositaires en sont les prisonnières.



Sofia Essaïdi (à droite) interprète *Aïcha* aux côtés de Biyouna et Bernard Montiel

res. Il leur faut des ressources pour déjouer le contrôle qu'exerce inlassablement toute la communauté. L'obsession de cet honneur justifie même des dérives barbares. Ainsi en est-il du certificat de virginité, qui connaît selon Yamina Benguigui une prospérité récente, ou du mariage temporaire, fantaisie tragique d'origine chiite, évoqués dans *Aïcha* et inconnus des générations précédentes.

« Je reste en dessous de la réalité »

Seule une rupture radicale permettrait d'échapper à cette camisole de contraintes. Tentée,

Aïcha hésite à franchir ce Rubicon mais opte finalement pour un mariage qui doit être validé par la famille. Elle a en fait en ligne de mire l'horizon d'un divorce rapide qui lui apportera sa liberté. Le scénario n'est pas si improbable ni si daté. Cette tactique de contournement dont on pouvait penser la nécessité révoquée semble s'imposer aujourd'hui encore plus qu'hier. « Je reste en dessous de la réalité, mais les drames que j'évoque en les atténuant sont de vrais drames », plaide la réalisatrice.

Pour autant, elle ne cherche surtout pas à stigmatiser. Elle

veut juste montrer comment fonctionnent ces familles françaises très différentes des stéréotypes télévisuels classiques, tout en exaltant leur énergie et leur joie de vivre. Car sa banlieue gris béton se pare, à l'occasion de fêtes, de nuances flamboyantes. Tournées en décors réels, pratiquement chez les habitants de ces cités, « les scènes se terminaient parfois au son des youyous, se souvient Yamina Benguigui. J'avais envie de faire traverser le périphérique aux téléspectateurs, qu'ils aillent les voir et manger chez eux ». L'invitation au voyage est convaincante.

AÏCHA

FRANCE 2 20.35 **TELEFILM** DE LA CITÉ À L'INDÉPENDANCE À PARIS, OU LE RÊVE D'UNE JEUNE FILLE

Yamina Benguigui, qui a écrit et réalisé cette vivifiante histoire d'Aïcha, n'a qu'un regret, après avoir tourné cette fiction : « *Sachant qu'on n'a jamais vu une famille comme celle-là à la télévision, je voudrais transformer ce téléfilm [90 minutes] en une série qui s'installe durablement. Je suis sûre que cela changerait beaucoup de choses dans la façon dont on perçoit les Français d'origine maghrébine !* »

Essentiellement documentariste (*Mémoires d'immigrés*, mais aussi *Aïcha*, *Mohamed*, *Chaïb... engagés pour la France* ou le récent *9/3, mémoire d'un territoire*), Yamina Benguigui s'appuie cette fois-ci sur une fiction (après un premier long métrage multiprimé, *Inch'Allah dimanche*, en 2001), pour nous embarquer dans l'une de ses tours et zoomer sur l'appartement de la famille Bouazzara, dont Aïcha (25 ans) est la fille aînée. Or la jeune fille a beau se heurter aux contradictions de sa double culture et se démener pour gagner sa liberté, en partie contre sa famille d'origine algérienne, le film, lui, craque de sève, de verve et d'énergie.

même nom qui vient de partir en tournée en France. Initialement formée au chant et à la danse, Sofia Essayai s'avère très convaincante en jeune fille modèle, mais combative, empêtrée entre obéissance et combat individuel.

Il en va de même des seconds rôles, particulièrement importants pour cette saga qui implique tous les membres de la famille élargie ainsi que les voisins de la tour où elle habite. On y retrouve ainsi Rabia Mokkedem, mère d'Aïcha, qui jouait déjà dans *Inch'Allah dimanche* ; mais aussi Amidou, dans le rôle du père, ainsi que la formidable Biyouna (qui garde son nom dans le film), ici coiffeuse entreprenante qui a fui le terrorisme en Algérie, dans les années 1990, pour rejoindre la famille Bouazzara.

« *Pour rendre compte de la France métissée qui est celle d'aujourd'hui, qu'ils le veulent ou non, les responsables de télévision devraient donner toute leur place à ceux qui participent à la vie de notre société, précise Yamina Benguigui. Aujourd'hui encore, ce n'est pas le cas.* » ■

MARTINE DELAHAYE

Yamina Benguigui (France, 2009, 90 minutes).

COMMENT CONCILIER

« JE » ET « NOUS »

Parents, tantes, cousin(e)s et voisins forment un « nous » ghettoisé, mais jaloux de préserver ses traditions, à la cité des Fauvettes. Où les tours forment autant d'yeux veillant à ce que personne ne s'échappe. Or Aïcha, elle, veut « *aller vivre en France* », c'est-à-dire de l'autre côté du périphérique... Mais comment imposer un « je », un voyage en solitaire loin de la cité, sans briser sa famille traditionaliste ? A un âge où les jeunes filles cherchent encore leur voie, Aïcha, elle, s'engagera dans toutes les voies possibles pour ne pas étouffer et tenter de concilier l'inconciliable.

Pour ce rôle, Yamina Benguigui a choisi Sofia Essayai, qui apparaît ici pour la première fois dans un rôle principal, après avoir participé à la « *Star'Ac 3* ». Elle est actuellement la Cléopâtre de la comédie musicale du



Biyouna et Sofia Essayai (Aïcha) dans le téléfilm éponyme de Yamina Benguigui. JACQUES MORELL/FRANCE 2

TÉLÉVISION

TNT/CÂBLE/SATELLITE/RADIO

SEMAINE DU 9 AU 15 MAI



La jeune chanteuse fait ses premières armes dans *Aïcha*, mercredi soir sur France 2.

SOFIA ESSAÏDI A GAGNÉ SON DROIT DE CITÉ

Lorsqu'elle ouvre la porte, on reste un instant coi. Est-ce la sœur de Yamina Benguigui? La ressemblance entre la réalisatrice et la charmante interprète de sa fiction sur une cité de banlieue parisienne est étonnante (voir critique page 91). Sofia s'en amuse et s'en enorgueillit à la fois. Car leur rencontre est un vrai coup de foudre. Tête d'affiche de la comédie musicale *Cléopâtre* après un passage remarqué à la *Star'ac*, la jeune chanteuse n'avait jamais joué. Elle convoitait juste un petit rôle dans *Aïcha*, tragicomédie écrite par la brillante documentariste. Exubérante, Sofia raconte : « C'était drôle, la détermination de Yamina à me faire comprendre que j'étais "sa" Aïcha. Elle m'a donné confiance en moi alors que j'étais pétrifiée. » Le paradoxe,

c'est que cette Marocaine de 24 ans a découvert durant le tournage un univers qu'elle ignorait : celui d'une cité multiethnique, où le poids des traditions est étouffant. « J'ai eu la chance énorme de grandir à Casablanca dans une famille très ouverte d'esprit – ma mère est franco-italienne et mon père, marocain. Dans la cité, j'ai vu des jeunes filles coincées par leur milieu. Le mariage représente pour elles le seul avenir. Alors j'ai voulu être le plus juste possible pour véhiculer le message de Yamina. » Une suite est prévue, il faut juste que les deux amies trouvent dans leurs plannings respectifs un créneau pour reprendre le tournage. Sofia s'émerveille de sa chance : « Il y a des rencontres comme ça qui changent la vie. »

FRANÇOISE PRESLES

NOS COUPS DE CŒUR

Le Nouveau Monde

FILM (2005) de Terrence Malick. Au XVII^e siècle, des colons anglais débarquent en Amérique, sur les terres des Algonquins. John Smith tombe entre les mains du chef Powhatan. Une splendide ode à l'amour.
France 2, dimanche, 20 h 35

Super Mom

DOCUMENTAIRE (2009) Qui sera la « meilleure jeune mère » de l'année ? Le suspense est presque insoutenable, dans ce voyage réjouissant au cœur des États-Unis. Une vision tendrement moqueuse du rêve américain.
Arte, dimanche, 22 h 45

Télescope : Discorama

DOCUMENTAIRE (2009) Prospecteur du patrimoine audiovisuel, Samuel Étienne a concocté une série qui explore la mémoire de la télé française. Retour cette semaine sur l'émission *Discorama* de Denise Glaser.
France 3, jeudi, 00 h 10

Deux Jours à tuer

FILM (2008) de Jean Becker. Albert Dupontel interprète avec talent un quadragénaire en pleine déliquescence, Antoine, qui rompt avec ses proches. Inspiré d'un roman de François d'Épenoux, ce film intrigue et émeut.
Vendredi, C+, 20 h 45



Albert Dupontel perd les pédales.

la vie DANS LES MÉDIAS

■ **Chaque dimanche** retrouvez la rédaction de *La Vie* en direct sur France Inter, à 7 h 18, dans le 7/9 week-end de Stéphane Paoli et Sandra Freeman, pour un commentaire sur le fait religieux.

■ **Chaque jeudi** sur RCF, à 7 h 16, écoutez l'éditorial de Jean-Pierre Denis, directeur de la rédaction de *La Vie*.

■ **Chaque vendredi** sur RCF, à 8 h 45, retrouvez en direct Élisabeth Marshall, rédactrice en chef de *La Vie*, pour prolonger les pages *Bien vivre*.

SAMEDI

DIMANCHE

LUNDI

MARDI

MERCREDI

JEUDI

VENDREDI

voir aussi



J'ai pensé qu'elles étaient les filles des mères que j'avais interviewées dans mes nombreux

documentaires, les filles de cette Zouina déracinée d'Algérie sur les terres picardes de mon film *Inch'allah Dimanche* et qu'elles étaient en train de créer une nouvelle identité féminine française. J'ai eu alors l'idée de mettre en scène la vie d'une jeune fille française de l'une de ces familles, ancrée dans la cité ghetto d'un quartier, où cohabitent différentes communautés, et où chacun vit constamment sous le regard des autres.

C'est ainsi qu'est né le personnage de mon film *Aïcha*. Comparable à Zorah, Nora, Nadia, Aïcha est une jeune Française issue de l'immigration, qui rêve de liberté et d'indépendance, qui cherche à créer sa propre identité, sans passer par la case mariage et sans rompre avec sa famille.

La cité où habite Aïcha ressemble à toutes ces cités ghettos qui se sont multipliées depuis des décennies de l'autre côté du périphérique, où ont été parquées des milliers de familles ouvrières issues de l'immigration et que les Français de souche et de même condition sociale ont déserté depuis longtemps. Le béton éclate, le fer rouille, les tags envahissent les murs, et derrière chaque rideau de chaque fenêtre, chaque jour, l'œil de Moscou, que sont devenues les mères de la cité, surveille les moindres faits et gestes des filles, garant, jusqu'à leur mariage de leur "hymen intact". C'est pour elles une question de dignité, un triangle à protéger coûte que coûte, qui est devenu la valeur refuge absolu de la famille. Avec ce film, mon intention est de faire ce voyage qui nous mènera à l'intérieur de la cité, puis à l'intérieur d'une tour, pour pénétrer dans l'appartement de la famille Boumazza, dont Aïcha est la fille aînée, "Coincée" entre deux cultures, Shéhérazade des temps modernes, Aïcha refuse de se soumettre à la dictature du nous communautaire et rêve de conquérir son indépendance de l'autre côté du périphérique. Tel est le défi que se lance l'héroïne. J'ai voulu réaliser un film qui montre, au quotidien, le vécu, les angoisses et les espoirs de Zorah, Nora, Nadia, et toutes les autres, à la manière des fictions anglo-saxonnes, des films qui mêlent, sur le ton de la tragi-comédie, deux cultures et la société métissée à laquelle elle appartient.

Yamina Benguigui

voir aussi :



Aïcha



Interview de Sofia Essaïdi

Les "Film Tv" dans la semaine

Retour

Une Amélie Poulain des cités"

Devant la caméra de Yamina Benguigui, Sofia Essaïdi endosse son premier grand rôle de fiction

voir aussi



Avec Aïcha, Sofia Essaïdi décroche son premier grand rôle de fiction. Un personnage positif et attachant, en pleine quête d'indépendance, que la jeune comédienne a abordé avec justesse et naturel. Retour sur cette première expérience très prometteuse.

Lors des castings, vous avez auditionné pour le rôle de Nedjma. Et, au final, vous décrochez le rôle d'Aïcha...

C'est vrai que j'auditionnais au départ pour un second rôle, ce qui, au passage, me convenait tout à fait ! Comme j'ai démarré très vite dans la musique grâce à la *Starac*, j'avais envie de prendre davantage mon temps avec le cinéma. Mais quelques jours après les essais, on m'a rappelée pour le rôle principal. La panique ! J'étais totalement terrifiée ! Après ce second casting, Yamina m'a proposé le rôle d'Aïcha... que j'ai d'abord refusé. Pour elle. Comme je n'avais jamais tourné, je ne voulais pas que mon manque d'expérience vienne tout gâcher. Mais Yamina a su me donner confiance, en me proposant notamment de travailler avec un coach, Julien

Collet. Ce jeune homme formidable m'a enseigné les techniques de base, comme l'articulation, et m'a vraiment aidée à aborder plus sereinement cette nouvelle expérience.

Qu'est-ce qui vous a touchée dans cette histoire ? Je suis très touchée par les combats que mène Yamina depuis des années. Et même si j'ai eu la chance de grandir au Maroc dans des conditions merveilleuses, vivre en France m'a fait prendre conscience des difficultés d'intégration des jeunes Maghrébins. Et puis, dans le film, le problème de la ghettoïsation est magnifiquement abordé, tendrement même, à travers les regards de plusieurs générations de femmes qui ont toutes une histoire. Aïcha est, pour moi, un vrai film de femmes.

En endossant un tel rôle, on se sent une certaine responsabilité...

Oui et non. Car *Aïcha* reste une fiction. Il est vrai qu'un message est véhiculé à travers elle. Et qu'en participant à ce projet, j'en suis évidemment solidaire mais je ne suis qu'un tout petit maillon de la chaîne... Ma responsabilité était d'abord d'être la plus juste possible afin de transmettre au mieux le message de Yamina.

Que pensez-vous d'Aïcha ?

Je l'adore ! Cette fille est géniale : une vraie Amélie Poulain des cités ! Toujours prête à rendre service, à faire plaisir, et à faire passer l'intérêt des autres avant le sien. Et si Aïcha sait que son avenir est ailleurs, sa conquête d'indépendance n'est pas accompagnée d'une envie de chaos, de tout quitter. Elle veut s'en sortir, mais pas seule. Gagner de l'argent et sortir sa famille de la cité. Partir pour mieux revenir...

Dans le film, on peut mesurer tout le poids de la vie en communauté mais aussi sa richesse...

Le film montre bien qu'en vivant tous ensemble, on se sent toujours un peu surveillé. Mais, a contrario, il y a toujours quelqu'un... Comme j'ai vécu 18 ans au Maroc, je connais bien la vie communautaire. Mais je l'ai toujours envisagée comme une vraie présence familiale. Le rassemblement, se retrouver en famille, assis autour d'un bon repas chaleureux que l'on partage dans le même plat, fait partie de la culture. Au Maroc, tout comme en Algérie. Par moment, j'avais d'ailleurs l'impression d'être chez moi, en Afrique, alors qu'on était en plein tournage à Bobigny ! Un jour, on a carrément mangé un couscous tous ensemble. Il était



20 35 France 2 Téléfilm

Aïcha

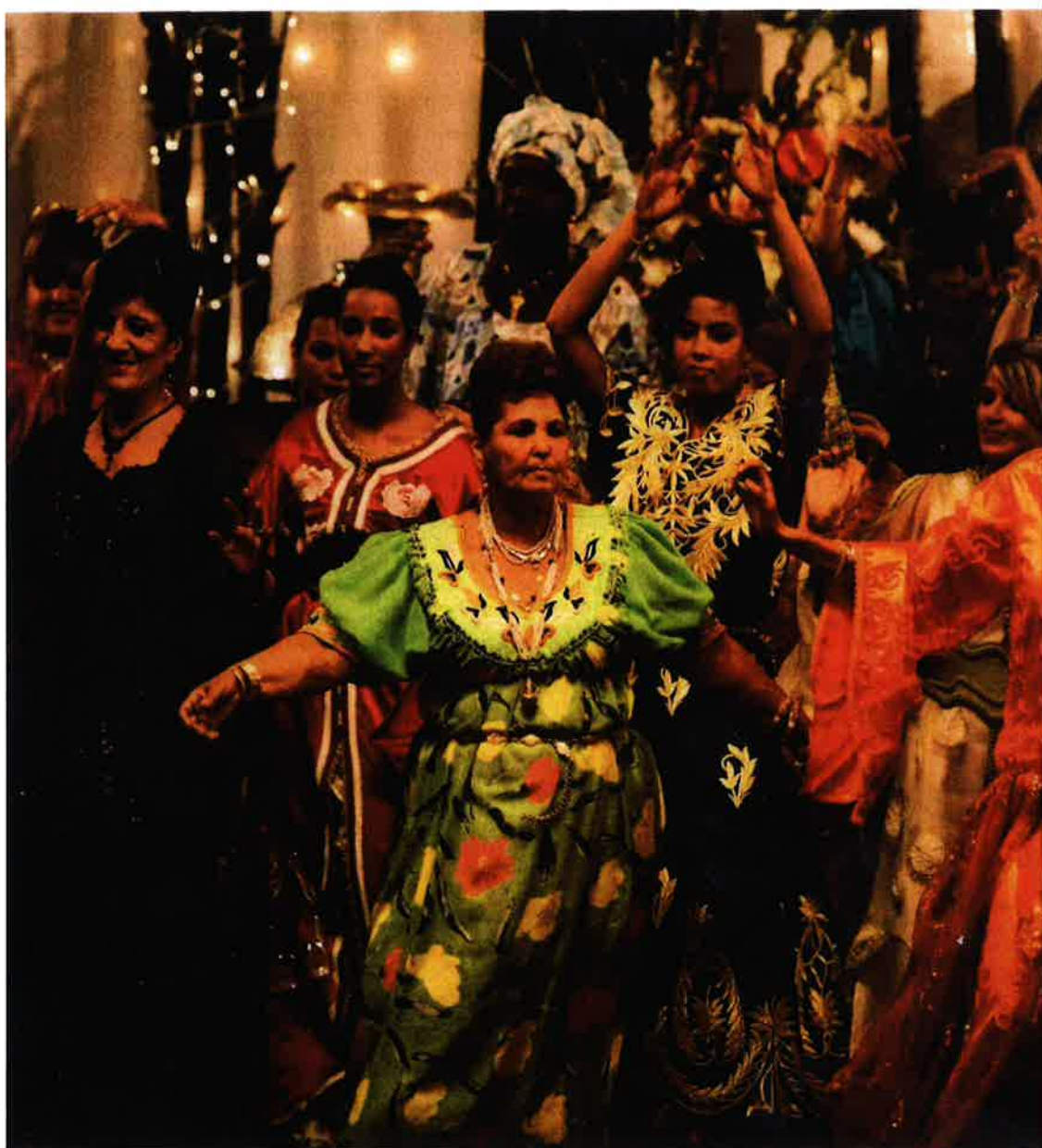
[Téléfilm de Yamina Benguigui] (France, 2007) | 90 mn Rediffusion | Avec Sofia Essaidi (Aïcha), Amidou (M Bouamazza) Rabia Mokkedem (Mme Bouamazza), Shemss Audat (Nedjma)

Dans ses documentaires (*Le Plafond de verre*) comme dans ses fictions (*Inch'Allah dimanche*, sorti au cinéma), Yamina Benguigui ne cesse d'interroger l'immigration maghrébine et l'intégration. Avec émotion et sans tabous.

Aïcha, l'héroïne de son premier téléfilm, est une jeune femme moderne du 9-3, attachée à sa famille tout en ne supportant plus le carcan de sa communauté. Le récit ne ménage personne, ni les machos des cités qui font régner la terreur sexiste, ni les employeurs qui refusent de recevoir les Arabes en entretiens d'embauche, ni les politiques qui ont relégué les populations immigrées « outre-ville », dans ces grands

ensembles devenus ghettos sociaux. La réalisation est tout aussi énergique que le discours, dopée par l'abattage de Sofia Essaidi et de ses partenaires féminines (Rabia Mokkedem, « mamma » fantasque, et Biyouna, impériale en coiffeuse féministe). Les plus belles scènes, dans l'humour comme dans le drame, sont d'ailleurs celles des femmes entre elles. On en regrette d'autant plus les facilités d'un scénario parfois paresseux (la voix off d'Aïcha en ouverture qui présente un par un tous les personnages) et caricatural (pauvre Cyrielle Clair, contrainte de se ridiculiser en publicitaire adepte du « street feeling » !). La suite d'Aïcha, *Un job à tout prix*, diffusée en février dernier, a malheureusement amplifié ces défauts. Le troisième épisode relèvera peut-être le niveau...

SAMUEL DOUHAIRE



UN REGARD SANS COMPLAISANCE SUR L'UNIVERS DES CITÉS, MAIS PAS SANS ÉMOTION NI HUMOUR.. NI QUELQUES MALADRESSES

ACTUALITE

Sofia Essaïdi, de Cléopâtre à Aïcha

En 2003, Sofia Essaïdi faisait partie de la tournée de « La Star Ac'3 ». Aujourd'hui, elle triomphe dans la comédie musicale « Cléopâtre ». La jolie Marocaine fait ses premiers pas d'actrice dans « Aïcha ».

2 MERCREDI 20.35
Aïcha

Aïcha a 25 ans, vit dans une cité, supporte mal le poids des traditions et rêve de réussir dans la ville lumière. Cette héroïne, c'est un peu Sofia Essaïdi mais pas tout à fait. Elle, elle a vécu au Maroc avant de faire ses études à Paris, n'a jamais été bridée par des impératifs religieux ou communautaires et ignorait tout de l'univers de la banlieue avant de tourner à Bobigny. Elle ne connaissait pas non plus le métier d'actrice mais cette première expérience lui ouvre de belles perspectives.

Télé TNT Vous aviez d'abord refusé ce rôle...

Sofia Essaïdi Parce que c'était trop ! J'étais venue aux auditions pour un second rôle. Je voulais démarrer en douceur et ne pas gâcher le film de Yamina Benguigui avec mon inexpérience. Mais elle était tellement



*Sofia Essaidi,
chanteuse révélée
par la Star Academy,
dans son premier
rôle à la télévision.*

sûre que j'étais Aïcha que ça m'a donné confiance!

Vous avez des points communs avec cette héroïne ?

Son caractère humain, généreux, positif. Mais je n'ai pas du tout eu sa vie, je n'ai pas connu son combat contre les traditions.

Quelle a été votre éducation ?

Ma famille n'est qu'amour, liberté et ouverture intellectuelle! Ma mère est française, mon père marocain, ils ne m'ont jamais imposé de religion. Je sais ce qu'est la vie en communauté au Maroc, mais je n'en ai eu que les avantages, une présence et une entraide chaleureuses. Quand j'ai découvert le personnage d'Aïcha, j'ai réalisé la chance que j'avais.

Tout en abordant des sujets graves, le film s'avère quand même drôle...

C'est la force de Yamina. Elle a fait une tragi-comédie, qui dénonce le mariage forcé, la dictature de la virginité ou la montée des islamistes, tout en posant un regard affectueux sur la communauté algérienne avec certains stéréotypes qui nous font rire. En revanche, on n'est pas dans le cliché sur la fille des cités. Il n'était pas du tout question que je prenne l'accent "zyva, wesh-wesh"! Il y a aussi en banlieue des filles qui parlent très bien.

Aïcha est un modèle...

Cette fille est géniale, elle aide tout le monde sans rien attendre en retour, c'est l'Amélie Poulain des cités! Son combat n'est pas violent. Même si elle sait que son avenir est ailleurs, elle ne veut pas de rupture définitive avec sa famille et sa culture.

Comment s'est passé le tournage ?

Je ne pensais pas avoir le sourire tous les jours à 5 heures du mat' pour partir à Bobigny, La Courneuve ou Aulnay! L'accueil a été très chaleureux. Par moments, j'avais l'impression d'être chez moi, à Casablanca, à partager un couscous avec les amis! Mais j'ai eu les larmes aux yeux en découvrant les conditions de vie dans ces tours délabrées...

Vous êtes prête pour de nouveaux films ?

En fait, c'est ce que j'ai toujours eu envie de faire, même si les opportunités dans la musique sont arrivées plus vite. Je m'organise pour l'après-Cléopâtre, pour faire mon album et trouver de nouveaux rôles.

« Cléopâtre » part bientôt en tournée...

Oui, jusqu'en décembre. Puis nous recommencerons à Paris. C'est un rythme infernal, je dors énormément la journée pour tenir sur scène tous les soirs.

**Propos recueillis
par Caroline Pouzet-Tronche**

Yamina Benguigui à la rencontre de son public

Après Catherine Frot, le week-end dernier, le festival recevait son deuxième 'hommage', Yamina Benguigui. A l'issue de la projection d

'Aïcha, elle rencontrait le public pour débattre des thèmes de ses documentaires, que l'on retrouve dans cette fiction remarquablement interprétée par Sofia Essaidi.

C'est le collectif 'Méditerranée dans un fauteuil' qui a introduit la réalisatrice.

« Après le 2e volet, 'Aïcha, job à tout prix', nous préparons un 3e volet des aventures de la famille Bouamazza. Madame aura son permis mais Aïcha ne se mariera pas tout de suite »

, révèle Yamina Benguigui. Dans la salle, de nombreuses femmes réagissent. À commencer par la comédienne d'origine algérienne kabyle Zohra Aït-Abbas :

« Je me souviens de m'être cachée pour fumer des clopes ». « Je ne me retrouve pas

dans ce que l'on voit des cités parisiennes. On n'a pas eu le problème d'être si surveillées », estime en revanche une quinquagénnaire née à Alès. Un avis que ne partage pas sa voisine de derrière, qui lance le débat :

« J'étais l'aînée donc ça allait, mais pour beaucoup de gens dans les cités, c'était encore pire que dans le film ». Et d'adresser ses félicitations à Yamina Benguigui :

« Je me suis régalée, une première fois à la télé, ce soir sur grand écran. » Les problèmes qui tourmentent les héroïnes sont propres à la nouvelle génération :

« Aïcha est une Shéhérazade des temps modernes », commente la réalisatrice.

« La cité c'est comme dans un village, tout le monde sait tout sur tout le monde. Des jeunes filles venaient me voir 'si j'étais à Paris, ce serait la liberté'. » Nélia, bénévole équatorienne se questionne, elle, sur le mythe du 'Prince français'.

« Aïcha a beaucoup plus de chances de rencontrer un fiancé 'français'. La société d'origine est devenue beaucoup plus moderne que la première génération qui s'est déplacée et est restée sur un vieux schéma. Les enfants, eux, ont évolué », explique Yamina Benguigui. Pour finir, des spectateurs l'interrogent sur son retour au pays. Elle évoque alors un douloureux souvenir, lorsqu'elle faisait Femmes d'Islam. « L'Algérie était en plein terrorisme. Mon directeur a été découpé en morceaux parce qu'il a fait le film. On a mis des femmes en danger, on ne les a pas passées à l'écran. »

La diversité est-elle soluble dans la fiction ?

Alors que la commission Images de la diversité, créée par décret en février 2007, vient de présenter son bilan d'étape, la représentativité des différentes minorités dans les fictions françaises reste étonnamment timide.



Grâce au succès rencontré lors de sa diffusion, "Aïcha", de Yamina Benguigui, avec Sofia Essaidi, devrait finalement se décliner en série.

La commission Images de la diversité, présidée par Alexandre Michelin, est née pour repérer et soutenir des œuvres cinématographiques et audiovisuelles qui témoignent de la diversité de notre société et la valorisent. Mobilisant deux institutions publiques, l'Acsé (Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances) et le CNC, la commission s'efforce ainsi d'offrir plus de diversité aux paysages audiovisuels et de donner des couleurs à nos "écrans pâles". Selon une étude publiée en novembre dernier, il ressort en effet que seulement 11 % des personnages de fiction française sont de couleur : les personnages noirs représentant 7 %, les personnes d'origine arabe 1 %. Pourtant, selon la directrice générale du CNC, Véronique Cayla, "la diversité, ça marche !". Au cinéma bien sûr, où, depuis *Indigènes*, de Rachid Bouchareb, plusieurs œuvres qui interrogent et étayent l'identité de la France dans ses multiples facettes, qui explorent l'altérité et le respect des différences, ont confirmé que ces thèmes trouvaient une profonde résonance chez les spectateurs. En témoigne le beau score

réalisé par le premier film de Lucien Jean-Baptiste, *la Première Étoile*, quand Adieu Gary, de Nassim Amaouche, présenté à la Semaine de la critique, s'est vu décerner moult prix à Cannes – où Laurent Cantet avait été palmé d'or avec *Entre les murs* l'année précédente.

MELTING-POT AU TOP

Pour la directrice générale du CNC, la diversité, ça marche aussi à la télévision, comme tendraient à le prouver les récents succès d'audience d'*Aïcha*, de Yamina Benguigui ou de *la Journée de la jupe*, de Jean-Paul Lilienfeld, "symptomatiques de ce besoin de renouvellement et de cette aspiration à voir un reflet plus juste de la société française et plus proche de sa complexité". Si l'évolution est indéniablement positive et le public au rendez-vous, long est le chemin qui reste à parcourir. D'autant que si *Aïcha* a été suivi par 5,3 millions de téléspectateurs sur France 2, l'accouchement a été plutôt douloureux. Yamina Benguigui reconnaît avoir toujours eu le plus grand mal à financer ses films, qu'il s'agisse de documentaires (*Mémoires d'immigrés*) ou de fictions (*Inch'allah dimanche*).

"Ça a toujours relevé du parcours du combattant, et l'Acsé a souvent été mon premier financeur." La réalisatrice a ainsi rappelé que, développé initialement en série, *Aïcha* avait finalement dû être formaté en unitaire. Suite au succès rencontré lors de sa diffusion en mai dernier, Yamina Benguigui peut désormais remettre sur les rails *Aïcha*, la série. *La Journée de la jupe* a permis à Arte de connaître un record d'audience ; la fiction starring Isabelle Adjani a attiré devant le petit écran 2 245 000 téléspectateurs. La productrice Bénédicte Lesage, de Mascaret Films, avoue que ce fut un film difficile à monter, à cause de son sujet. "Nous avons d'ailleurs développé le scénario afin de ne pas proposer uniquement un synopsis par trop réducteur." Le projet, prévu initialement pour le cinéma, n'a pu y trouver asile. "Nous avons alors fait le tour des chaînes, malgré l'attachement d'Isabelle Adjani, sans grand succès. Jusqu'au coup de cœur d'Arte, par l'entremise de Pierre Merle." La productrice produit désormais *Une lubie de Monsieur Fortune*, un unitaire destiné à la case histoire de la Deux : un jeune missionnaire débarque en Polynésie au

début du xx^e siècle. Évangélisation et colonisation au programme.

À l'heure du bilan, la commission Images de la diversité distingue dans les projets qui lui sont soumis plusieurs thèmes : l'école, la banlieue, le métissage, la double culture... "L'école, et plus largement la jeunesse comme microcosme de l'apprentissage du vivre ensemble, est un motif très présent, souligne Alexandre Michelin. La banlieue, pour ne pas dire la cité, est également un sujet très fécond." Les films s'emparent aussi de thèmes au confluent des questions d'origine et de problématiques concernant l'ensemble de la société française, appréhendées à travers le vécu particulier des populations issues de la diversité. À l'instar de la double culture.

PETITES HISTOIRES, GRANDE HISTOIRE

La mémoire et l'Histoire sont évidemment convoquées. Les thèmes les plus présents sont les deux conflits mondiaux et l'histoire de l'ancien empire colonial français. "Les films traitent de la grande Histoire à travers de petites histoires ; parlent des cicatrices, des guerres, notamment de celle d'Algérie." Pour Alexandre Michelin, si le public semble prêt à suivre des programmes arc-en-ciel, les diffuseurs manquent relativement d'audace et de persévérance. "On note toujours la même difficulté à passer à la vitesse supérieure quantitativement et en termes de programmation aux heures de grande écoute."

Sur les 33 fictions aidées par la commission depuis sa création, seules dix ont fait l'objet d'une diffusion en première partie de soirée sur les chaînes hertziennes historiques, dont cinq sur France 2 (*Aïcha*, *le Septième Juré*, *Monsieur Joseph...*), deux sur la Trois (*Il faut sauver Saïd*, *le Choix de Myriam*) et trois sur Arte (*la Journée...*, *Fortunes et Sexe, gombo et beurre salé*). Et de pointer un paradoxe : "C'est la diversité des séries américaines, pétries de quotas, qui est banale et la diversité française qui est accidentelle !". On accepte des États-Unis des choses qu'on a du mal à faire en France. Et c'est comme ça que l'on retrouve Saïd Taghmaoui, révélé par *la Haine*, dans *Lost*, mais point au générique d'une fiction hexagonale. La plupart des grandes séries américaines qui font les belles soirées de TF1, France 2 et M6 affichent leur lot de Noirs et Latins, quand la fiction de chez nous a du mal à se convertir au Black-Blanc-Beur ! À l'exception notable du feuilleton quotidien *Plus belle la vie*, qui propose une France "bigarrée", des héros métissés, avec le succès qu'on connaît.

La fiction accommodée à la sauce diversité aurait donc du mal à prendre côté chaînes. Pour Jean Bréhat, qui produit les films de Rachid Bouchareb (*Indigènes*, *London River*), "les décideurs blancs n'ont tout simplement pas intégré que 5 millions d'individus qui n'ont pas la même couleur regardent la télévision". Yamina Benguigui considère qu'il faut "décoloniser les imaginaires". Pour la réalisatrice, "les personnes en face n'ont pas les codes, pour des raisons d'éducation, de mentalité, de perception, et n'évoluent pas à la vitesse des auteurs et créateurs". Il en résulterait "un décalage sociétal". Jean-Michel Martial (dernièrement à l'affiche de la série *Tropiques amers*) ne dit pas autre chose : "Les auteurs d'un certain âge racontent ce qu'ils ont vécu. A mon époque, j'étais le seul Noir dans ma classe, à la maternelle, au lycée. Aujourd'hui..."



La collection "Suite noire" - diffusée tous les dimanches à 22h50 sur France 2 - fait la part belle aux minorités, à l'instar de "Quand la ville mord", de Dominique Cabrera, avec Aïssa Maïga.

BLOCAGES EN CHAÎNES

France Télévisions, qui vient tout juste de se doter d'un comité permanent de la diversité présidé par Hervé Bourges, a de longue date été sensible au sujet. Perrine Fontaine, directrice déléguée chargée de la coordination éditoriale de la fiction du groupe, a de tout temps été concernée. C'est ainsi que, sur France Télévisions, s'est ébroué hier Fabien Cosma et que s'affichent aujourd'hui *Plus belle la vie* et la série *Un flic*, dont le rôle principal est tenu par Alex Descas. La productrice de cette dernière série policière, Nicole Collet, d'Image & Compagnie, avoue que l'idée de caster un comédien noir pour le rôle principal lui a été soufflée par Perrine Fontaine. "Il est noir, c'est le héros, et c'est normalisé. On ne traite pas un instant de sa couleur, et il n'est pas en bute au racisme."

Toutes les chaînes ont plus ou moins tâté de la diversité côté casting : M6 avec Sonia Rolland dans *Léa Parker* ou Edouard Montoute (désormais abonnés aux premiers rôles à la télévision) dans *Alice et Charlie*, TF1 avec Smain et Commissariat Bastille... Y a-t-il encore une série qui n'affiche pas son acteur noir, son comédien beur ? Pourtant, si "la réalité de la rue est très métissée, sa représentation à l'écran reste très rurale. Tout ça est un peu pâlot, non ?", déclare Alexandre Michelin.

Pour Greg Germain (qui connut son heure de gloire dans les années 1970 avec la série *Médecins de nuit* et qui est aujourd'hui le doubleur attitré de Will Smith), il convient d'en finir avec ces "insolubles équations de principe qui concernent les directions des chaînes". Pour lui, la situation relève de "blocages historiques dus à des mentalités archaïques de diffuseurs culturels français de l'Hexagone, blancs." A l'heure de l'urgence, la fatalité n'est pas de mise. "Il faut changer les hommes si on ne peut pas changer les mentalités. Il ne faut plus les convaincre, mais les contraindre !"

Un des freins au manque de représentativité des minorités visibles à l'antenne serait aussi dû, selon certains, au fait que les comédiens dignes de ce nom issus de la diversité seraient denrée rare. Cela relève évidemment davantage de la cécité que de la réalité. Ils sont là et bien là, tout juste les voit-on peu, pas suffisamment, trop rarement. "Notre écran est blanc, parfois noir, rarement maghrébin, presque jamais asiatique", peut simplement constater Hervé Bourges. Les comédiens se fatiguent, quant à eux, d'être d'abord et avant tout catalogués pour leur origine ou couleur, d'être quasi systématiquement assimilés à l'étranger. "Sauf cadre comique ou dramatique - ça, quand les

cités flambent, il y a de la diversité - notre présence est toujours un peu incongrue, toujours rattachée à l'origine", témoigne le comédien Xavier Thiam (dernièrement à l'affiche d'*Aliker*). Avec des personnages noirs, on devrait forcément rester dans le misérabilisme ou la farce énorme. "Quand j'ai tourné la série *Sauvetage pour France 2*, mon personnage était avant tout défini par ses racines comoriennes." Hubert Koundé se défend : "Ni noir, ni africain, mais français, afro-français !" Pour retrouver un Noir ou un Beur à l'image, il faut souvent que ce soit défini comme tel dans le script.

MARMITE DE L'EXOTISME

Rares sont les réalisateurs, producteurs, directeurs de casting à laisser vagabonder leur imagination au-delà de ce qui n'est pas défini clairement. "Pourquoi les gens ne pensent-ils pas - quand il n'est pas écrit dans la colonne de gauche du scénario «Noire» ou «elle est belle comme une tigresse» - à une comédienne noire ? Quand ils lisent un bon scénario avec une belle histoire d'amour, ne peuvent-ils pas penser que ça peut être une histoire entre un Noir et une Blanche ?" déplore ainsi Perrine Fontaine. Le risque étant, quand le personnage est identifié comme typé dès l'écriture, de tomber de suite dans la marmite de l'exotisme.

Pour la productrice Mathilde Muffang, "il faut incarner la diversité tout le temps, sans avoir besoin de typer spécialement un personnage." Elle juge impératif de mettre de la diversité dans le casting ou dans la figuration d'une fiction encore trop blanche. "Ça change le regard et banalise les choses." La productrice - ex-conseillère de programmes à France 3 - pense que les chaînes, notamment de France Télévisions, incitent à la diversité. "Pour Baptêmes du feu, Marie Dupuy d'Angeac [conseillère de programmes à France 2] m'a poussée à composer une caserne de pompiers vraiment Black-Blanc-Beur." Parmi les quatre rôles principaux, figurent ainsi un Beur (Karim Belghazi) et un Noir (Diouc Koma). "On n'a pas modifié l'histoire ou le scénario pour autant."

Dans *Répercussions*, de Caroline Huppert, Lucien Jean-Baptiste campait le commissaire. Sa dernière production, *Clandestin*, d'Arnaud Bedouet, compte 40 rôles, dont 35 issus de la diversité. Si, aujourd'hui, les choses ne bougent pas plus vite, cela relèverait principalement d'une forme d'autocensure. Lentement, pourtant, les mentalités changent. "Il y a vingt ans, on ne proposait aux comédiens maghrébins que des rôles de voyou, de dealer, de méchant", se rappelle l'agent artistique Djouha. Aujourd'hui Jamel Debbouze, Sami Bouajila, Roschdy Zem occupent les premières loges.

A côté des films sur l'immigration, sur l'intégration, il est plus que nécessaire que la diversité s'invite dans la banalisation. C'est comme ça que les écrans, aujourd'hui bien monochromes, gagneront en couleurs, et que la fiction, en se tenant à l'écart des préjugés et des stéréotypes, développera des sujets concernants et porteurs. "Si tous les films sont un peu colorés, ça fait avancer le Schmilblick !", assure Mathilde Muffang. D'autant que, symboliquement, il est important d'être sur la photo de famille ! De voir à l'image des gens à qui vous identifiez, des personnes qui vous ressemblent... Pour faire de la diversité une réalité qui dépasse... la fiction. ■ Olivier du Jaunet

LES AIDES AUX IMAGES DE LA DIVERSITÉ

La commission Images de la diversité créée en 2007, que préside Alexandre Michelin, est un pont entre les missions artistiques et culturelles du CNC et les missions plus sociales de l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances (Acsé).

En deux ans, elle a attribué 8,655 M€ de subventions pour 281 projets, dont 47 ont cumulé les aides du CNC et de l'Acsé. Les projets aidés se répartissent en 146 documentaires pour la télévision, 84 films de cinéma, huit magazines, cinq œuvres d'animation, quatre autres programmes et seulement 33 fictions, un genre très sous-représenté. Les aides moyennes sont de 15 000 € pour la préparation audiovisuelle et de 14 250 € pour la préparation cinéma ; de 23 500 € pour la production audiovisuelle et de 18 400 € pour la production cinéma ; de 4 700 € pour la diffusion audiovisuelle et de 18 400 € pour la diffusion cinéma. Ce qui est frappant, c'est que, pour les films de cinéma, la moyenne d'entrées par copie pour les films aidés était de 3 519, soit 1,5 fois plus que la moyenne nationale, qui s'élève à 2 240.



Alexandre Michelin, directeur éditorial et des contenus de MSN.



"Clandestin", d'Arnaud Bedouet, fait partie de la collection "Identités" (France 2).